

PONCIÁ VICÊNCIO FRISSONNA

lorsqu'elle vit l'iris dans le ciel, et se souvint de sa terreur d'enfant. On disait qu'une fille qui passait sous un arc-en-ciel se transformait en garçon. Ponciá devait aller chercher la terre glaise au bord de la rivière, où le serpent céleste étanchait sa soif. Comment passer de l'autre côté ? Il lui était arrivé d'attendre des heures sur la berge, le temps que le reptile multicolore quitte le ciel. Mais rien à faire ! L'arc-en-ciel était obstiné. Elle se désespérait – sa mère l'attendait... Finalement, elle retroussait sa jupe, la collait contre son sexe et, le cœur battant la chamade, passait sous l'*angorô*¹ d'un bond. Elle se palpait ensuite le corps. Ici, les seins naissants. Là, le pubis plat, sans saillie, recouvert de duvet. Ponciá était soulagée. Elle était encore une fille. En sautant rapidement, elle avait réussi à tromper l'arc-en-ciel et ne s'était pas transformée en garçon.

À cette époque, Ponciá Vicêncio aimait être une fille. Elle aimait être elle. Elle aimait tout ce qui l'entourait. Elle aimait la campagne, la rivière qui courait entre les rochers, les arbres *pequis*, les palmiers *coco-catarro*, les cannes à sucre et les champs de maïs. Elle s'amusait à faire des

1 Divinité de la mythologie Bantu et Yoruba (ethnies africaines), prenant l'apparence d'un serpent dont le cuir est coloré, comme l'arc-en-ciel. Elle est alternativement de sexe masculin ou féminin.

poupées avec les épis de maïs encore sur leurs pieds. Immenses, les marionnettes dansaient avec le vent. Ponciá courait et jouait entre elles. La brise balayait le champ, les poupées se courbaient jusqu'à terre. Ponciá riait. Le temps passait. La vie était belle.

Un jour, alors qu'elle jouait dans le champ, elle vit une femme, très grande, si grande qu'elle touchait le ciel. Elle découvrit d'abord ses pieds, puis ses jambes, longues et fines, et enfin son corps, transparent, comme vide. Elles échangèrent un sourire. Quand Ponciá raconta ce qu'elle avait vu, sa mère resta silencieuse mais Ponciá perçut son inquiétude. Quelques jours plus tard, son père rentra des terres du Blanc. Sa mère lui demanda de couper le maïs. Le vieux répondit qu'il était encore trop tôt. Sa mère insista. Quand Ponciá Vicêncio se réveilla le lendemain, le maïs était coupé. Les poupées gisaient par terre, mortes. Elle chercha partout la femme grande et transparente, dans l'espoir de la revoir. En vain – le champ était vide. Ponciá pleura. Elle ne revit plus jamais la femme transparente et vide qui, un jour, lui avait souri dans le champ de maïs.

Cette après-midi-là, Ponciá Vicêncio regarda l'arc-en-ciel avec appréhension. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas vu le serpent céleste. Installée en ville depuis toutes ces années, loin de sa terre, elle en avait même oublié de regarder le ciel. Cependant, réveillée depuis l'aube par cette habituelle angoisse qui l'oppressait, elle regarda le ciel comme pour demander de l'aide à Dieu. Elle se repentait d'avoir fait ce qu'elle avait fait.

Un bel arc-en-ciel, entier, rayait l'azur du ciel. Elle se passa la main sur le front pour effacer toutes ses pensées. Une vieille peur envahit son corps. Enfant, elle croyait qu'elle se transformerait en garçon en passant sous l'arc-en-ciel. Aujourd'hui elle savait qu'elle ne deviendrait jamais un homme. Alors pourquoi cette crainte ? Elle avait mûri, elle était femme ! Elle regarda fermement l'arc immense.

Après tout, quel mal y aurait-il à devenir un homme ? Elle se souvint du premier qu'elle avait connu.

2

LE PREMIER HOMME QUE PONCIÁ VICÊNCIO avait connu était son grand-père. Elle se souvenait mieux de lui que de son propre père. Grand-père Vicêncio était très vieux. Il marchait tout courbé, le nez presque par terre. Il était petit, d'apparence chétive. Ponciá ne marchait pas encore quand il mourut, mais elle se rappelait parfaitement d'un détail : grand-père Vicêncio n'avait qu'une main et il cachait toujours son bras amputé derrière le dos.

Il parlait tout seul. Il pleurait comme un enfant. Il riait beaucoup également. Malgré le peu de temps de vie qu'elle partagea avec grand-père Vicêncio, elle en gardait de parfaits souvenirs : ses pleurs-rires, son moignon de bras et ses paroles inintelligibles.

Un jour, il eut une crise de pleurer-rire si profonde,

si heureuse et si amère qu'il passa dans l'autre monde. Ponciá, encore bébé, se souvenait de tout : le bras intact du vieil homme sur sa poitrine, et le moignon de l'autre côté. L'odeur des bougies allumées toute la nuit. Celle des beignets et du café frais offerts aux femmes et aux enfants qui veillaient le défunt. Celle de la cachaça qui s'échappait de la bouteille et de la bouche des hommes assis dehors, le chapeau sur les genoux. Bébé Ponciá Vicêncio n'oublia jamais le dernier pleurer-rire du grand-père. Elle n'oublia pas non plus la discussion entre son père, qu'elle voyait peu car il travaillait sur les terres du Blanc, et sa mère : grand-père Vicêncio avait laissé un héritage à sa petite-fille.

Ponciá Vicêncio refusait de s'asseoir et de marcher à quatre pattes, et était toujours dans les bras. Un beau jour, alors que sa mère la portait, debout près du poêle à bois, regardant la danse des flammes sous le chaudron bouillant, le bébé glissa lentement le long du corps de sa mère, se mit sur ses deux jambes et commença à marcher. Ce ne fut pas tant que la petite fille se mette à marcher subitement que sa façon de faire qui stupéfia tout le monde. Ponciá Vicêncio marchait avec un bras replié dans le dos, la main fermée, comme si elle était manchote. Comment pouvait-elle marcher ainsi : cela faisait presque un an que le vieux Vicêncio était mort ! Elle était si jeune à l'époque ! Comment pouvait-elle l'imiter ? La stupeur fut générale. La mère et la marraine de Ponciá se signaient dès qu'elles posaient le regard sur la petite.

Le père Vicêncio était le seul à ne pas être surpris

par le bras de sa fille, replié comme un moignon. Il était le seul à trouver naturelle la ressemblance entre Ponciá et son propre père.

3

PONCIÁ AVAIT PEU DE SOUVENIRS DE SON PÈRE.

Il n'était jamais à la maison et travaillait sans cesse aux champs, sur les terres du Blanc. Il avait peu de temps pour sa femme et sa fille. Quand ce n'était pas la saison des semis, c'était celle des récoltes, et il passait ses journées sur les terres de la fazenda¹.

Le père de Ponciá savait réciter l'alphabet par cœur. Il connaissait parfaitement les lettres et était capable de toutes les reconnaître. Cependant, il n'arrivait pas à former les syllabes et encore moins les mots.

Il avait appris les lettres en jouant avec Ti-Maître. Fils d'esclaves affranchis, il avait grandi dans la même fazenda que ses aïeux esclaves. Du même âge que le fils des maîtres, il avait été désigné valet du Ti-Maître, et avait l'obligation de jouer avec lui. Il servait parfois de cheval au jeune seigneur qui rêvait de découvrir les terres de son père. Un jour, le petit coronel² ordonna à son valet d'ouvrir

1 Grande propriété agricole au Brésil.

2 Titre donné aux chefs politiques ou aux *fazendeiros*, c'est-à-dire aux grands propriétaires terriens, sans rapport avec la hiérarchie militaire.

la bouche car il désirait y uriner. Le serviteur s'exécuta. L'urine gicla, chaude, coulant et débordant dans sa gorge. Ti-Maître riait, riait. Le père de Ponciá pleurait, sans savoir ce qui, de l'urine ou des larmes, était le plus salé.

Cette nuit-là, il ressentit une haine terrible pour son père. S'ils étaient libres, pourquoi continuer à vivre ici ? Pourquoi tous ces Noirs et toutes ces Noires dans la rue case-nègres ? Pourquoi ne partaient-ils pas tous, à la recherche d'un autre endroit où vivre, où travailler ? Avec respect – un immense respect – et prudence, il avait posé la question à son père, redoutant ses coups. Le moignon du vieux, lorsqu'il s'abattait, avait le poids du fer et frappait juste. Il visait toujours la tête et le fils sentait dans sa bouche le goût du sang. Il n'eut pour réponse à sa question que des pleurs-rires rauques. Le vieux ne regarda pas l'enfant dans les yeux. Il regarda le temps comme s'il cherchait dans le passé, le présent et le futur une réponse précise. Une réponse qui, toujours, lui échappait.

Valet du Ti-Maître, esclave du Ti-Maître, tout du Ti-Maître, rien du Ti-Maître. Un beau jour, le petit coronel, qui savait déjà lire, se demanda si le Noir pouvait apprendre les signes et les lettres du Blanc. Il les enseigna au garçon, qui assimila rapidement les leçons de son maître distrait. En peu de temps, il sut reconnaître toutes les lettres. Quand Ti-Maître eut la certitude que le Noir pouvait apprendre, il cessa le jeu. Oui, le Noir apprenait ! Mais que ferait le Noir du savoir du Blanc ? En matière de lecture, le père de Ponciá n'alla jamais plus loin.

4

PONCIÁ VICÊNCIO AIMAIT RESTER ASSISE

près de la fenêtre les yeux dans le vide. Parfois, elle était tellement perdue dans ses pensées qu'elle en oubliait de préparer le dîner. Elle revenait à elle en entendant l'homme rentrer du travail. Elle passait ses journées à penser, se souvenir. Elle se rappelait la vie passée, elle pensait le présent, mais elle ne rêvait rien, n'inventait rien pour le futur. Le lendemain de Ponciá était fait d'oubli.

Dans le temps d'avant, elle avait pourtant tellement rêvé ! Plus jeune, elle avait même rêvé de porter un autre nom. Elle n'aimait pas le sien. Au bord de la rivière, elle se regardait dans l'eau en criant son nom : « Ponciá Vicêncio ! Ponciá Vicêncio ! » Elle avait l'impression d'appeler quelqu'un d'autre. Son nom ne résonnait pas en elle. Elle en inventait d'autres. Pandá, Malenga, Quieti. Aucun ne lui appartenait. La petite fille, sans nom, tremblant de peur, craignait ce jeu mais insistait. Sa tête tournait dans le vide et elle, néante, se sentait sans nom. Elle se sentait personne. Elle avait envie de pleurer-rire.

L'homme de Ponciá rentra et vit sa femme à la fenêtre. Elle était loin. Il la regarda avec haine. Sa femme ressemblait à une débile. Elle passait des heures et des heures, immobile, les yeux dans le vide. Elle parlait peu, et quand elle parlait, elle disait des choses qu'il ne

comprenait pas. Il posait une question, et quand la réponse arrivait, elle compliquait souvent le dialogue désiré.

Un jour, elle passa une nuit entière devant le miroir à s'appeler : « Ponciá Vicêncio ! Ponciá Vicêncio ! ». Elle s'appelait, s'appelait, et ne répondait pas. Il eut peur, très peur. Au petit matin, elle sembla encore plus aliénée. Elle demanda à l'homme de ne plus la nommer Ponciá Vicêncio. Effrayé, il lui demanda comment il devait l'appeler. Le regardant au fond des yeux, désespérée, elle répondit : « Personne ».

L'homme de Ponciá était fatigué, très fatigué. Son corps et ses vêtements étaient imprégnés de poussière. Il démolissait une vieille bâtisse. Un travail pénible. Les hommes se relayaient toutes les heures à la massue pour démolir à tour de rôle les murs épais. À chaque effort, il se rappelait la bicoque dans laquelle ils vivaient, traversée de courants d'air.

En voyant cette femme si étrangère au monde qui l'entourait, il eut envie de l'y ramener par la force. Il la frappa violemment dans le dos en hurlant son nom. Elle lui jeta un regard hostile. Ah ! Elle voulait partir, s'en aller, passer sous l'arc-en-ciel et devenir de suite un homme.

Elle se leva de son coin, envahie par l'amertume, et alla lui préparer son dîner.

5

À L'ÉPOQUE OÙ PONCIÁ VICÊNCIO, au bord de la rivière, se mirait dans l'eau en s'appelant, son cœur ne renfermait pas encore toute cette tristesse.

Sa mère l'avait élevée seule. Elle avait un frère, Luandi, mais il jouait rarement avec elle car il accompagnait son père aux champs, sur les terres du Blanc. Elles restaient toutes les deux des jours et des jours sans les voir. À la saison des pluies, leurs visites se raréfiaient encore plus.

Sa mère fabriquait des marmites, des pots et des petits animaux en terre cuite. La petite fille allait chercher la glaise sur les bords de la rivière. Une fois secs, les objets étaient cuits dans un four en terre. Ils en ressortaient durs, solides, difficiles à briser.

Ponciá Vicêncio savait très bien travailler la glaise, elle aussi. Un jour, elle réalisa un petit bonhomme, courbé, maigre et chétif, avec un moignon de bras replié derrière le dos. Quand sa mère vit la statuette, elle eut envie de la briser en mille morceaux mais se retint et étouffa son cri.

Quelques jours plus tard, le père rentra de la terre du Blanc, chargé de provisions. Sa femme était accablée et indécise. Que se passait-il avec cette enfant ? D'abord, elle s'était mise à marcher subitement, bizarrement, en imitant le grand-père... Et maintenant elle façonnait ce bonhomme en argile, si semblable au vieux. La mère de Ponciá ranga

la statuette dans un linge, au fond d'une vieille malle. Mais elle avait parfois l'impression que du fond de cette malle sortaient des rire-pleurer ou des pleurer-rire. Que faire pour l'éducation de leur fille ? Que faire avec le grand-père Vicêncio de leur fille ? Car oui, c'était bien lui. À l'identique ! Elle était encore bébé quand l'aïeul avait fait le grand voyage. Comment Ponciá Vicêncio avait-elle pu garder en mémoire son allure, sa façon d'être ?

Le père de Ponciá Vicêncio regarda le bonhomme en terre cuite façonné par la petite et reconnut son propre père. Il prit la statuette et l'examina attentivement. Les yeux, la bouche, le dos courbé, la maigreur, le moignon de bras, tout était semblable. Jusqu'à la grimace de douleur sur le visage. Il eut l'impression que l'homme-argile allait rire et pleurer, comme son père. Il appela sa fille et lui rendit ce qui était à elle. Il ne fit aucun geste d'approbation ou de désapprobation. C'était l'œuvre de Ponciá Vicêncio. Elle lui appartenait. Elle ne pouvait ni être offerte, ni être vendue. Il tourna le dos à sa fille et grommela qu'il ne comprenait pas pourquoi sa femme s'effrayait autant.

Pour le père de Ponciá, peu importait que sa fille ressemble ou non à son père. Lui n'avait rien hérité du vieux, ne lui ressemblait pas, et c'était mieux ainsi.

D'ailleurs, en proie à des sentiments divers, il ne savait dire s'il avait aimé ou détesté son père. Quand il était enfant, très petit, il avait peut-être ressenti de la peur, du respect, de l'amour. Avec le temps, ces sentiments se transformèrent en terreur, en haine, en honte – une immense

honte, lorsque son père avait commencé à pleurer-rire et à dire des choses inintelligibles. Quand l'état du vieux empira sérieusement, il se mit à désirer ardemment sa mort. Il envisagea même de le tuer. Il savait que sa vie ne tenait qu'à un fil, qu'il suffirait de le pousser un peu en lui rappelant l'événement. Il essaya plusieurs fois.

Un jour, en fin d'après-midi, il prit son père par les épaules et le secoua, le secoua, le secoua. L'homme riait et pleurait comme un malheureux. Mais la mort ne venait pas. Pourtant, le père de Ponciá savait comment abrégier la vie du vieux. Il fallait lui rappeler l'événement. Il commença à le questionner puis renonça. Il savait qu'en amenant son père à se souvenir de tous les faits, en blessant sa mémoire, l'homme mourrait d'un coup. Il mourrait de toutes les morts, de la plus profonde des morts. Il ouvrit la bouche, essaya encore de parler. Il s'arrêta. Rappeler l'événement attirerait de façon irrésistible sa propre mort – c'était se tuer lui aussi.

6

PONCIÁ VICÊNCIO INTERROMPIT ses pensées-souvenirs. Sentant encore la douleur dans son dos, elle alla lentement préparer le repas. Elle regarda l'homme assis sur le grabat immonde, et se sentit encore plus dégoûtée de la vie. Que faisait-elle à ses côtés ? Ils

n'avaient plus aucun plaisir ensemble.

Elle se rappela son tout premier plaisir. Elle devait avoir dans les onze ans. Elle venait de passer sous l'arc-en-ciel. Terrifiée, elle s'était couchée par terre, sur l'autre berge, et s'était palpée le corps pour vérifier qu'il n'avait subi aucune modification. Quand elle se toucha entre les jambes, elle frissonna. Elle toucha de nouveau. Malgré son appréhension, elle trouva cela bon. Elle toucha encore, plus loin dedans. Le plaisir la subjuga, mêlé d'inquiétude et de crainte. Au-dessus d'elle planait le serpent céleste, dont le corps dessinait une courbe menaçante.

Le cri de réprobation de l'homme, qui se plaignait de sa mollesse, interrompit une fois de plus ses souvenirs. Irritée, elle garda le silence et ravalait sa rancœur en même temps que ses mots.

Elle mélangea les *feijão*¹ dans la casserole. Le feu dansait sous la marmite, comme s'il voulait tout incendier. Malgré les allers-retours de Ponciá dans le temps, le repas fut prêt rapidement. Elle prit une conserve vide de confiture de goyave sur l'étagère et servit les haricots noirs dedans. Les *feijão* n'avaient aucun goût.

Ponciá n'avait pas faim. Elle prit quelques grattons, en porta un à la bouche et le mâchonna. L'homme mangeait assis sur le lit, la boîte de fer blanc à la main. Les haricots, secs, lui restaient en travers de la gorge, le faisant tousser entre chaque cuillerée. Elle alla chercher de l'eau dans la

1 Haricot noir, aliment de base de la cuisine brésilienne.

jarre de terre et revint avec une tasse pleine. Il la but d'une traite. Il abandonna par terre la conserve, où restait un peu de nourriture, et enleva rapidement sa chemise et son pantalon. En caleçon, d'une saleté crasse, il se jeta sur le grabat et plongea son visage dans l'oreiller bourré de vieux chiffons. Il s'endormit très vite.

Ponciá jeta un regard circulaire dans la pièce où ils vivaient. La poussière s'accumulait en haut de la vieille armoire. Les chevrons au plafond étaient recouverts de toiles d'araignées et de suie. Les vêtements sales s'amoncelaient chaque jour un peu plus dans la pièce. Les feuilles de journaux posées sur les étagères étaient jaunies par le temps et rongées par les cafards et les rats. Toutes les nuits, Ponciá contemplait le laisser-aller de la maison, le manque de propreté qui l'incommodait tant, mais elle n'avait pas le courage de s'y attaquer.

Elle ferma les yeux et se souvint de la case de son enfance, au sol de terre battue, bien lisse et plat ; même sec, il donnait l'impression d'être glissant. Là-bas, tout était en terre. Les casseroles, les tasses, les objets décoratifs, la louche avec laquelle sa mère servait les *feijão*.

À l'évocation de sa mère, sa poitrine se serra. Qu'était-elle devenue ? Était-elle morte ? Elle avait besoin de chercher dans les histoires du passé. Mais comment ? Et son frère ? Ils avaient peu vécu ensemble pendant leur enfance, très peu, mais lorsqu'ils se retrouvaient, c'était si bon ! Ils étaient avares de signes d'affection mais, même sans se toucher ni s'embrasser, leur amour était véritable...

Elle savait que lui aussi était parti de par le monde. Avait-il réussi ? Avait-il réussi à aller plus loin, au-delà... ? Ou bien était-il un homme réduit, petit, mesquin, vivant dans une baraque misérable, tout comme elle ?

Ponciá avait tissé une toile de rêves dont elle voyait aujourd'hui les fils se défaire peu à peu. Tout devenait un abîme, un grand vide.

7

À L'ÉPOQUE DE LA CAMPAGNE, de la maison en torchis au sol de terre battue, des poupées épis de maïs et de l'arc-en-ciel serpent céleste à la rivière, la petite fille aimait être une femme. Elle était heureuse.

Sa mère ne se plaignait jamais de l'absence de son homme. Elle était gaie et chantait toute la journée, en modelant ses pots d'argile. C'était elle qui commandait le père de Ponciá quand il revenait. Ce qu'il devait faire à la maison. Ce qu'il devrait faire quand il retournerait sur la terre du Blanc. Ce qu'il devrait leur dire. Ce qu'il devrait rapporter à la maison la prochaine fois. Elle enroulait les pots de terre dans des feuilles de bananier et de la paille sèche, lui montrait ceux qui devaient être vendus et à quel prix, ceux qui devaient être offerts et à qui. Parfois son père n'était pas d'accord sur ce qu'il devait faire pendant ses journées à la maison, sur le prix des pots, sur les bénéficiaires

des cadeaux. Sa mère répétait ce qu'elle avait dit. Le vieux obéissait et sortait sans dire au revoir à sa femme ni à sa fille, entraînant son fils par la main. La mère, sur le pas de la porte, leur donnait sa bénédiction et demandait à Dieu de les accompagner sur le chemin. Puis elle rentrait dans la maison en chantonnant. Ponciá Vicêncio souriait. Son père était fort, son frère était presque un homme – et sa mère donnait des ordres et ils obéissaient. C'était bon d'être femme ! Un jour, elle aussi aurait un homme qui, malgré leurs désaccords, lui obéirait. Un jour, elle aussi aurait des enfants.

À cette époque, des missionnaires parcouraient les campagnes de l'intérieur du pays. Le bruit courut qu'ils allaient rester dans les environs et construire une école. Ceux qui voulaient apprendre à lire étaient les bienvenus. Ponciá Vicêncio obtint l'accord de sa mère. Qui sait si la petite ne quitterait pas un jour la campagne pour aller en ville. Elle avait grand besoin d'apprendre à lire. Pas pour la vie d'ici, non ! À la campagne, un autre savoir était nécessaire. Il fallait connaître les phases de la lune, les saisons des semis et des récoltes, des pluies et des sécheresses. Les tisanes contre le mal de peau, d'estomac, d'intestin. Les décoctions pour soulager les mystères de la femme. Les rebouteries pour traiter les dermatoses, les foulures, les fractures ou les mauvais sorts lancés aux enfants. Le savoir utile à la campagne différait en tout du savoir nécessaire en ville. Autant laisser la petite apprendre à lire. Sa destinée serait peut-être autre.

Ponciá Vicêncio surmonta tous les obstacles. Elle apprit l'alphabet, et sut reconnaître toutes les lettres, même dans le désordre. Quand son père rentrait, ils les déchiffrèrent ensemble dans l'abécédaire. Ponciá Vicêncio dépassa son père qui, en matière de lecture, en était resté à la reconnaissance des lettres. Elle arrivait à former les syllabes et commençait à déchiffrer les mots lorsque la Mission ferma. Les curés partirent dans d'autres contrées, laissant derrière eux les concubins mariés et les enfants baptisés. Les plus âgés avaient communié pour la première fois et les malades avaient reçu les saints sacrements. Après la clôture de la Mission, Nêngua Kainda se remit à guérir les villageois, qui se levaient de leurs lits frais et dispos pour continuer à pécher.

Quand les prêtres partirent après avoir accompli leur mission, Ponciá se rendit très vite compte qu'elle ne pouvait les attendre pour poursuivre son apprentissage. Elle continua seule, avec son livre de lecture et son obstination. En quelques mois, elle savait lire.

8

LE TEMPS PASSAIT,
la petite fille grandissait et ne s'habituaît toujours pas à son nom. Elle continuait à le trouver vide, distant. Quand

elle sut lire et écrire, ce fut pire encore en découvrant l'accent aigu de Ponciá. Quelquefois, dans un exercice d'auto-flagellation, elle copiait son nom et le répétait, dans l'espoir de s'y trouver, d'entendre son écho. C'était si douloureux lorsqu'elle traçait l'accent ! Elle avait l'impression qu'une lame affûtée lui blessait la chair.

Ponciá Vicêncio savait que son nom venait d'avant le grand-père de son grand-père, cet homme qu'elle avait sculpté de mémoire dans la glaise et que sa mère craignait de regarder en face. Son père, sa mère, tous portaient ce nom, « Vicêncio », réminiscence de la puissance du maître, un certain coronel Vicêncio. Le temps s'était écoulé en gardant la marque de ceux qui étaient propriétaires des terres et des hommes. Et Ponciá ? D'où avait surgi Ponciá ? Pour quelle raison ? Dans quelle mémoire du temps était écrite la signification de son prénom ? Ponciá Vicêncio était pour elle un nom sans maître.

À de nombreuses reprises, la petite fille avait entendu dire que le grand-père Vicêncio lui avait laissé un héritage. Elle ignorait ce que c'était et, sans savoir comment s'y prendre, mourait d'envie de le demander. À chaque fois qu'ils parlaient du vieux – mais ils en parlaient peu, très peu – c'était à voix basse, presque en murmurant, et dès qu'elle s'approchait, ils se taisaient. Tout le monde disait qu'elle lui ressemblait énormément, à tous points de vue – jusque dans son regard. Tout le monde disait que, comme lui, elle avait souvent les yeux dans le vide.

Ponciá Vicêncio ne répondait pas, mais elle savait

où elle regardait. Elle voyait tout. Elle voyait son propre néant.

9

QUAND LE PÈRE DE PONCIÁ VICÊNCIO MOURUT, elle fut surprise avant d'être triste. Quelques semaines auparavant, il était resté à la maison, ôtant les herbes folles qui s'obstinaient à pousser autour de la bicoque et dans lesquelles se cachaient les serpents.

Hormis la souffrance que lui causait la séparation d'avec sa femme et sa fille – et qu'il taisait toujours – il avait paru presque heureux en partant. Il avait emporté les objets en terre cuite de Maria Vicêncio, bien emballés, pour les vendre.

Le père de Ponciá riait très peu. C'était un homme silencieux, calme, qui gardait ses sentiments pour lui. Enfant, il n'était pas comme cela. Il suivait les ordres de Ti-Maître et affichait une apparente obéissance aveugle, mais il révélait ses tristesses par d'immenses larmes et ses joies par de grands éclats de rire. En grandissant, il apprit à dissimuler ce qui venait de l'intérieur, à ne plus pleurer et à retenir son rire. Il bougonnait tout au plus lorsqu'il était mécontent, mais si bas et les lèvres si serrées qu'il était le seul à s'entendre, dans une dissonance profonde et nulle.

C'est en une après-midi claire où le soleil cuisait

la terre et les Noirs qui travaillaient aux champs, c'est en cette après-midi-là, où tous les hommes entonnaient des chants cadencés par le mouvement des corps à l'ouvrage, que le père de Ponciá Vicêncio se pencha, se pencha au rythme de la musique, mais ne cueillit pas le fruit de la terre. Il se donna à elle.

Ses compagnons affairés à la récolte ne s'en rendirent pas compte tout de suite. Ce n'est que plus tard, au milieu des mélopées, qu'ils entendirent un bruit. C'étaient les sanglots de Luandi Vicêncio, couché sur le corps de son père, tombé la face contre terre. Il fallut presque un mois avant que le garçon n'ait le courage de rentrer chez lui et de raconter à sa mère et à sa sœur ce qui était arrivé.

Quand la mère aperçut sa silhouette solitaire sur le chemin, elle courut à sa rencontre, le cœur en émoi. Elle le serra dans ses bras, puis elle embrassa, lente et solennelle, l'espace vide. Elle ne demanda rien. Elle savait tout. Ces derniers jours, elle avait rêvé plusieurs fois de son homme sans parvenir à distinguer son visage. Il était de dos, ou bien son chapeau était si enfoncé que ses traits étaient cachés. Et, en une après-midi claire et chaude, elle avait entendu des chants, des pleurs et des lamentations – et avait reconnu au milieu la voix de Luandi Vicêncio.

Mère et fils rentrèrent dans la case en se donnant la main. Depuis que le garçon était devenu homme, c'était la première démonstration d'affection de la mère. Elle serra la main de Luandi comme si elle avait peur qu'il parte lui

aussi. Elle appela Ponciá Vicêncio et lui expliqua que son père était parti pour le grand voyage et ne reviendrait jamais.

Tout d'abord, Ponciá fut furieuse. Pourquoi son père faisait-il une chose pareille ? Elle avait connu des gens qui avaient voyagé, mais ils avaient pris leur temps pour faire leurs adieux, avaient essayé les potions de Nêngua Kainda, et c'était seulement quand tout le monde s'était habitué à l'idée de leur départ – y compris eux-mêmes – qu'ils partaient réellement.

Pendant des années, Ponciá espéra que son père reviendrait un jour, surgissant sous n'importe quel prétexte. Sa mère devait partager la même impression car elle conserva toutes les affaires de son homme là où il les avait laissées. Les jours où son fils rentrait des champs, elle l'accueillait sur le pas de la porte. Après l'avoir béni, elle avançait de cinq pas et, d'un grand geste, embrassait le vide. Elle n'admettait pas que son homme soit parti à jamais.

10

PONCIÁ VICÊNCIO SE COUCHA sur le grabat à côté de l'homme et, allongée sur le dos, regarda fixement le néant. Elle pensa aux cochons qui mangent et dorment dans la porcherie en attendant d'être tués un jour. Est-ce que c'était cela la vie, mon Dieu ?

Les jours passaient. Elle était fatiguée et trop faible

pour vivre, mais elle n'avait pas le courage pour mourir. L'homme disait souvent qu'elle était fêlée du cerveau. Était-ce possible ? C'était possible... Il est vrai que, parfois, sa tête lui semblait complètement vide, pleine de rien, uniquement de rien.

Brusquement, sur un coup de tête, Ponciá Vicêncio avait décidé de quitter le village où elle était née. Elle était lasse de cette vie. Lasse de travailler la terre glaise avec sa mère, d'aller et venir sur les terres du Blanc, de revenir les mains vides. Lasse de voir la majeure partie de la récolte des Noirs, cultivée par les femmes et les enfants sur leurs terres pendant que leurs hommes s'échinaient sur celles du maître, remise aux coronels. Lasse enfin de cette lutte folle et sans gloire à laquelle ils se livraient, pour se lever chaque jour plus pauvres tandis que d'autres s'enrichissaient en permanence.

Elle avait cru à cette époque qu'elle pourrait se tracer d'autres chemins, s'inventer une vie nouvelle. Se jetant dans le futur, Ponciá était partie dans le train du lendemain car il ne repasserait pas avant un mois. Elle n'avait même pas dit adieu à son frère.

Et maintenant, allongée, les yeux grands ouverts dans le vide, elle se demandait si cela avait valu la peine de quitter sa terre natale. Qu'étaient-ils advenus de ses rêves si sûrs d'une vie meilleure ? Plus que des rêves, c'étaient des certitudes ! Des certitudes qui s'étaient dissoutes quand elle avait perdu le lien avec les siens.

Aujourd'hui, elle n'était qu'une morte-vivante.